

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Antonine Coulet (Lettre à mon
ami) / Alfred Nello

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 5-10

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

ANTONINE COULLET

La voici devenue — ce que vous ne deviendrez jamais, ni moi — collaboratrice de la *Revue des Deux-Mondes*. Car vous vous souvenez, n'est-ce pas ? de cette fillette de dix ans, qui s'interrompait de jouer aux poupées pour écrire des vers gracieux, inhabiles sans doute, qui n'avaient souvent ni beaucoup de sens ni beaucoup de suite, mais qui étaient rythmés et musicaux, qui charmaient par leur fragilité et leur inhabileté mêmes. Voici qu'Antonine Coulet a douze ans ; elle dépend sans doute de ses poupées ; elle commence à veiller au ruiselement de ses cheveux, aux plis de ses robes, aux remarques et aux coups d'oeil de ses voisines et de ses voisins ; la jeune fille se dégage et surgit de l'enfant de dix ans.

Elle commence aussi à se savoir quelque talent ; elle prend son art au sérieux, Elle s'y applique. J'ajoute aussitôt qu'elle progresse. Ce ne sont plus maintenant quelques strophes d'une joliesse mignarde, d'une musique un peu incertaine, que le souci paternel a émondé des passages par trop ridiculement enfantins. Ce sont des pièces entières, des sonnets presque uniquement, d'un rythme singulièrement assuré déjà, heureux souvent ; une idée ou un sentiment essaye de s'y développer, oh ! avec beaucoup d'inexpérience encore. Ce sont des vers *sérieux*, que nous devons à notre tour prendre au sérieux. Ecoutez plutôt :

A DIANE

Au fond de ce bocage aux myrtes consacré,
Ton marbre fut taillé par une main habile.
J'attacherai le lis et la rose fragile
Sur ton trépied de bronze, à ton socle doré.

Je brûlerai pour toi le doux parfum sacré,
Et l'encens enivrant, dans la coupe d'argile,
Je te sacrifierai quelque gazelle agile
Dont le long poil soyeux de rayure est marbré.

Je remplirai des fruits de l'automne vermeille
Et des fleurs du printemps une large corbeille
Que sur les saints autels viendra mettre ma main.

Dans une amphore blanche aux anses bien formées,
Je mettrai le doux miel des ruches parfumées
Et le bleuâtre lait dans une urne d'airain.

Ecoutez ceci encore : nous discuterons, si vous le voulez bien, dans un instant.

A UNE JEUNE FILLE

Sur tes doigts fins et longs tourne le fuseau blanc.
La laine aux reflets bleus que tisse ta quenouille
Fut prise au bouc d'argent que le frais matin mouille,
A la brebis rêveuse et qui marche à pas lents.

Pour tes doigts délicats, tout le troupeau bêlant
Donna, tout embaumée une blanche dépouille
Que ne flétrit jamais la poussière qui souille,
Mais pleine des parfums du soir tendre et tremblant.

Cette toison d'argent, dans des corbeilles rondes,
Fut apportée au bord des rivières profondes
Dans les blancs nénuvars, parmi les verts roseaux...

La laine maintenant, s'enroule fine et douce
Dans de tièdes senteurs de soleil et de mousse,
Tourne sur tes longs doigts et charge tes fusaux.

Mais Antonine Coulet a-t-elle jamais été à Mégare ? Et pourquoi Mégare ? Et Diane, et ses autels ou ses bocages, qu'importe toute cette mythologie à cette petite fille ? Aussi bien, voyons-nous apparaître le procédé enfantin, ou adolescent, de composition.

Tous ceux

Que le ciel en naissant a « consacrés » poètes
commencent par lire les poètes, par s'y complaire, par se baigner dans l'atmosphère, un peu factice, mais si enchanteresse,

d'idées et de sentiments qu'ils se créent à eux-mêmes et autour d'eux. Ils s'essayent à leur tour; mais ils ne font que répéter les formules poétiques dont ils ont empli leur mémoire : mêmes mots, mêmes thèmes que les auteurs favoris ; l'originalité viendra plus tard, vers trente ans, si elle vient. Antonine Coulet n'échappe pas à cette règle ; elle y rentre au contraire plus qu'aucun autre, parce qu'elle est plus jeune, parce que, si intelligente qu'elle puisse être, non seulement elle n'a pas dégagé sa personnalité, mais elle n'a pas encore une personnalité bien assise. Au surplus, que dirait-elle ? Ses leçons de classe ? La règle des participes ou la règle de trois ? L'histoire même ou la morale ? Non elle ne peut, à douze ans, extraire de ces matières arides le charme poétique qu'elles contiennent, si vraiment elles en contiennent. On peut bien dire que tout est poétique. De même que Taine disait : le laid est beau, mais le beau est plus beau, ainsi on peut dire que tout est poétique, mais il y a certains thèmes qui le sont plus que d'autres. Et pourquoi, alors, ne dirait-elle pas ses sentiments à elle, car elle en a, son affection pour son papa, pour sa maman, pour les petits frères, pour les sœurette, les menus objets qui l'entourent et qui font sa vie, ses projets d'avenir, ses rêves et ses joies ? Pourquoi n'aurait-elle pas des mots enfantins et délicieux pour décrire tout cela, et ses « états d'âme » en face ou au milieu de tout cela ? Si vous croyez qu'elle le peut faire, si vous croyez qu'une gamine de douze ans peut exprimer ce qu'elle sent, ce qu'elle aime, en mots ingénus et pittoresques, avec une plume et de l'encre, sur du papier, vous vous trompez. Avez-vous jamais lu des lettres d'enfants, je ne dis pas de garçons tapageurs, mais de filles, et des plus bavardes, des plus câlines, des plus subtiles à la fois ? Si vous en avez lu, n'avez-vous pas été frappés de la sécheresse, de la banalité, de l'impersonnalité de ces lettres ? Oui, les enfants peuvent avoir des sentiments, et très vifs, et très exubérants ; mais ils n'ont pas réfléchi ;

ils n'ont pas su, ils n'ont pas pu revenir sur eux-mêmes, sur leurs façons de penser et de sentir, en saisir la caractéristique, la *personnalité*. Ils peuvent trouver, pour dire leur joie ou leur étonnement, des mots délicieux, ; mais ces mots n'ont de poésie que celle que nous y mettons.

Aussi bien n'allons-nous pas demander à Antonine Coulet de se raconter, de se « confesser » à nous. Elle ne deviendra « romantique » que dans quatre ou cinq ans.

Ce qu'elle nous récite aujourd'hui, ce sont des leçons encore, mais des leçons apprises auprès des grands poètes. Du reste, il faut avouer que ces leçons elle les récite d'une remarquable façon.

Dirai-je qu'il n'y a rien d'elle dans les gracieuses poésies que M. Brunetière a jugées dignes de la grave *Revue des Deux-Mondes* ? Non, je ne le dirai pas. Ce qu'il y a d'elle, dans ces sonnets, c'est d'abord la facture, le choix et l'arrangement des mots; c'est une variation, ce n'est pas une transposition pure et simple de thème fourni *par tel ou tel auteur*. La facture, qu'elle a choisie presque uniquement, c'est la forme du sonnet, forme fixe, précise, qui enserme et soutient la pensée débile et flottante, comme un corset rigide enserme et soutient une taille trop débile. Elle a, à elle, le choix de ces thèmes eux-mêmes, du canevas, si je puis ainsi dire, sur lequel elle brode, car ce n'est pas indifféremment qu'elle imite ou qu'elle versifie. Ce qu'elle a choisi, comme fond, comme matière poétique, c'est uniquement la nature extérieure, la « nature morte » des peintres, les paysages. Elle décrit sans doute avec les expressions et les rythmes des poètes qu'elle vient de lire, elle répète la leçon apprise, mais elle la répète sur un ton qui ne laisse aucun doute sur la sincérité de son sentiment. Ecoutez, par exemple, ces quelques strophes sur un clair de lune, qui ont été évidemment inspirées par Musset, mais qui n'en ont pas moins un frisson personnel, écoutez :

Que fais-tu dans le ciel, inconnue aux doux yeux,
Dont l'écharpe d'azur aux plis capricieux
Semble sur ton épaule un fraîche rainure ?
Que fais-tu solitaire et douce dans ces lieux ?
— J'entends le vent du soir gémir dans la verdure.

Es-tu donc quelque rêve égaré dans la nuit ?
Comme une fleur penchée et qui manque d'appui,
Sur l'onde glisse et luit ta pâle chevelure...
D'un céleste jardin es-tu le divin fruit ?
— J'entends le vent du soir gémir dans la verdure.

O lune large et belle au fond du ciel serein,
Aux siècles affaissés, au siècle souverain,
Tu souris dans l'argent de ta fine guipure.
Inconstante au malheur, tu souriras demain.
— J'entends le vent du soir gémir dans la verdure.

Pâle reine des nuits, est-ce toi qui, le soir
Dans un voile léger vient sur mon front t'asseoir ?...

Blanche fleur de la nuit, lune au pâle regard,
Un parfum d'oranger glisse de toutes parts,
Toi qui n'as point connu la sombre flétrissure.

Ecoutez ces quelques jolis vers qu'elle intitule : *Heures
écoulées* :

Au léger tintement de la cloche, le soir,
A l'heure où les troupeaux blanchissent les vallées,
Quand, sous l'aile fragile et verte des feuillées,
Dans un dernier rayon rêve le vieux manoir,
Alors je me souviens des heures écoulées...

Quand l'aube met sa rose aux pentes du gazon,
Et quand le vent se brise aux vagues étoilées,
Et trouble les cheveux des branches ciselées.
Alors j'aime, au frisson doré de l'horizon,
Suivre le pâle essaim des heures écoulées.

Ceux qui reliront dans les *Echos* (1) les premiers vers
d'Antonine Coulet, les préféreront peut-être à ceux-ci. Ils
trouveront je ne sais quel charme d'enfantine candeur dans
ces balbutiements ignorants. Ceux-ci ont perdu cette candeur

(1) Janvier, 1903.

sans cesser d'être des balbutiements. Ils prétendent trop être des vers « vrais ». Mais que l'on se souvienne qu'ils sont d'une enfant de douze ans. Attendons les vers de la jeune fille de dix-huit ans. Encore qu'il ne faille pas trop se fier à la précocité des artistes « phénomènes », nous pouvons cependant souhaiter qu'ils soient dignes des espérances que ceux-ci ont fait naître et

Que les fruits passeront les promesses des fleurs.

Alfred NELLO